

Ma grand-mère et les Bourbakis !

Autor(en): **Buchs-Dubuis, L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **90 (1963)**

Heft 9

PDF erstellt am: **05.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-233353>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ma grand-mère et les Bourbakis !

C'est un jour triste et gris de février 1871, dans l'école du hameau de La Tine (Cuves). Tous les gosses sont en effervescence ; pensez-donc, les Bourbakis vont arriver et on pourra voir cette fameuse armée de l'Est, commandée par le général Charles Bourbaki (1816-1899), né à Pau, qui fut vainqueur à Villersexel, mais battu à Héricourt et doit passer en Suisse avec ses troupes.

Mais bientôt, parmi la gent écolière, la déception fit place à la curiosité. Il paraît qu'un ordre était venu de refouler sur territoire fribourgeois les pauvres hères hâves et déguenillés qui se croyaient arrivés au bout de leur long martyr.

Ordre fut donné aux élèves de ne pas quitter l'école pour aller voir les soldats de près ; depuis la colline de Çon-l'Haut, où se faisaient les classes à cette époque, les enfants voyaient déjà les premiers arrivants déboucher des gorges de la Tine et, pour ma grand-mère, âgée de 13 ans, la curiosité l'emporta.

Avec une camarade, elle laissa les gosses rentrer après la récréation et, d'un bond, sauta la barrière de la cour, suivie par son amie qui, elle, resta accrochée par ses longs jupons à un pieu et qui poussait des cris de frayeur, étouffés par la lourde étoffe ramenée sur sa tête ; quant à la Marie du Champ-du-Pré, ne s'étant aperçue de rien, elle dévala la pente qui conduisait à la Sarine, qu'elle traversa sur la glace, remonta de l'autre côté et, sautant sur les pierres éboulées du Champ-Berney, arriva enfin en vue des soldats.

Debout sur une pierre, la fillette regardait avec pitié et effroi ces fantômes, dont quelques-uns se couchaient dans la neige, épuisés, et elle voulut avancer encore de quelques pas pour leur dire un

mot gentil ; seulement, l'étourdie oublia de regarder où elle mettait son pied et, croyant le poser sur une pierre, elle le posa tout simplement sur le derrière d'un brave pioupiou qui s'était retiré de la route pour y satisfaire un de ces besoins qu'on qualifie à juste titre de... naturels !

Ma grand-mère, sentant la pierre molir et se redresser sous elle, le pseudo-rocher, lui, sentant et croyant à je ne sais quelle bête lui atterrissant sur le bas des reins, poussèrent en chœur un hurlement de terreur, lequel donna l'éveil à quelques autres soldats assis un peu plus loin, qui se levèrent pour voir ce qui se passait. Sous les yeux effarés du pioupiou et des autres, ma Marie fit demi-tour et fila plus vite qu'elle n'était venue, comme une chèvre avec le loup sur les talons, et arriva, trempe de chaud, à l'école où l'attendait une sévère punition du régent et les regards furieux de la camarade qu'il avait fallu dépendre de la haie !...

Il y a quarante ans, en me racontant cette histoire, celle qui en fut l'héroïne en riait encore ; je la revois, debout, un peu voûtée, les deux mains sur les hanches et portant sur ses épaules sa belle chatte tricolore « la Neuve », comme l'avait baptisée ma sœur ; ce furent, ce jour-là, des rires fous qui fusèrent sur l'accueillante galerie du Champ-du-Pré.

Il y eut quand même des chevaux qui allèrent jusqu'à Rossinière, puisque vers les années 1923-1924, quand la commune voulut acheter du terrain à l'oncle John, du Borjoz, pour agrandir le cimetière, on retrouva, en creusant vers la Sarine, des chevaux encore entiers et dont les harnais étaient en parfait état.

L. Buchs-Dubuis